

MICHEI BUNIVA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE PROFESSEUR BUNIVA, DE TURIN,

LUE A LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE A L'ÉCOLE ROYALE VÉTÉRINAIRE DE LYON, LE LUNDI 7 SEPTEMBRE 1835, POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX ET DES DIPLOMES AUX ÉLÈVES, EN PRÉSENCE DE M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE, PRÉSIDANT LA SÉANCE, ET DE M. L'INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉCOLES ROYALES VÉTÉRINAIRES,

PAR M. BREDIN, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LA MÊME VILLE, ETC.

Le docteur *Michel Buniva,* professeur-émérite de médecine à l'Université de Turin, et directeur de l'École vétérinaire de la même ville, a cessé de vivre le 27 octobre 1834.

C'est une grande perte pour les sciences médicales, et en particulier pour la médecine vétérinaire; perte que nous ressentons d'autant plus vivement, que nous avons eu le bonheur de vivre dans l'intimité de M. *Buniva.*

Ce serait une étude d'un haut intérêt que celle de la vie de cet illustre savant : nous trouverions de grandes et belles leçons dans les exemples d'un homme qui s'était consacré à la recherche du vrai et à la pratique du bien; d'un homme

qui semblait avoir accepté la mission de reculer les limites de la science et d'adoucir les maux qui désolent la grande famille humaine; d'un homme qui ne se permettait aucun repos, tant qu'il restait une vérité à découvrir, une larme à sécher.

Que ne puis-je vous montrer, Messieurs, le collègue et l'ami que je regrette, parcourant d'un pas rapide et sûr les diverses carrières où il s'illustra! Mais la crainte de lasser votre juste impatience me fait un devoir de me borner à une simple et rapide indication des nombreux travaux du docteur *Buniva*, qui, né à Pignerol, le 15 mai 1761, étonna ses maîtres, dès ses premières années, par la rapidité de ses progrès, et fut agrégé, le 7 mai 1788, au Collége de médecine de Turin. Il soutint sa thèse d'agrégation avec tant d'éclat, que la ville de Pignerol députa au jeune homme deux conseillers, pour le complimenter et lui remettre une coupe d'argent, comme témoignage de satisfaction.

Dès l'année suivante, il fut nommé professeur de médecine à Turin; il remplit successivement les chaires de clinique, d'institutions médicales, de pathologie, d'hygiène et de médecine légale.

Je ne dirai ni le charme de ses leçons, qu'animaient sa vive et brillante imagination, et plus encore, la tendre affection qu'il portait à ses élèves; ni le coup-d'œil pénétrant et le tact délicat et fin qui rendaient son diagnostic et son pronostic si merveilleusement sûrs; ni sa philosophie médicale qui l'affranchissait du joug des opinions régnantes, des hypothèses à la mode; ni la méthode simple et hippocratique qu'il portait



au lit de ses nombreux malades, auxquels il inspirait une confiance illimitée.

Il serait fort intéressant de suivre cet homme, dont l'activité était infatigable, dans le voyage qu'il fit, en Angleterre et en France, pour vérifier l'efficacité du vaccin comme antidote de la variole; mais je me bornerai à une courte citation des actes de la Société de médecine de Paris, du 25 décembre 1811, où il est dit : « Notre collègue *Buniva*, en 1800, a porté, à Turin, » de Londres, de Paris et de Genève, le ferment-vaccin, qui » doit lui obtenir un titre de plus à la reconnaissance des » Piémontais, etc. »

Je voudrais pouvoir mentionner ici et les peines et les contrariétés que son amour de l'humanité eut à supporter pour faire triompher la vaccine; mais je dirai que, jusqu'à ses derniers jours, il a vacciné gratuitement, heureux d'avoir trouvé, en 1811, un zélé coopérateur dans sa vertueuse épouse.

Dans le même temps, le Gouvernement français lui décerna une médaille, pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la vaccination. Plus tard, il reçut une pension du roi Victor-Emmanuel, qui, dans sa lettre d'envoi, s'exprime ainsi : « Il » ne nous a pas échappé que le médecin *Michel Buniva* a » bien mérité du Piémont, relativement à la vaccination, » soit par ses opérations, soit par ses nombreux écrits; c'est » pourquoi, le jugeant digne de nos bienfaits, par les soins » qu'il n'a cessé de prendre pour le plus grand avantage » de l'humanité, nous nous plaisons à lui donner une preuve » de notre satisfaction, en accordant une récompense à ses » honorables travaux. »

On ne concevait pas comment *Buniva* pouvait suffire à tout le travail dont il était chargé : le professorat ; une correspondance active avec les savans et les académies de toute l'Europe ; la lecture de toutes les productions importantes qui paraissaient dans le monde civilisé, soit en science, soit en littérature ; la direction des Comités de vaccine ; l'impression de ses ouvrages ; la rédaction d'un journal ; la visite journalière à ses nombreux malades et à ceux de l'hôpital Saint-Jean, etc. Un homme moins zélé que *Buniva* eût succombé sous le faix.

Eh bien, le Gouvernement crée un Conseil civil et militaire de santé, et appelle *Buniva* à le présider, avec le titre d'inspecteur suprême ; et cette magistrature, qui eût suffi pour absorber tout le temps et toutes les forces d'un homme ordinaire, il en remplit les devoirs sans interrompre ses autres occupations, et y déploie une activité que l'on n'était pas en droit d'attendre d'un homme surchargé de tant de travaux divers.

On le voit se multiplier, porter son attention sur tout ce qui peut intéresser la santé publique, proposer toutes les mesures propres à améliorer le sort des populations, établir une correspondance suivie avec les Comités provinciaux, rédiger un journal de physique médicale.

Ses investigations s'étendaient à la fabrication du pain, du vin, du vinaigre, de la bière ; aux greniers où se conservent les céréales, aux moulins, aux boucheries, au régime des prisons, à la construction des édifices soit ruraux, soit urbains, etc. La nomenclature des travaux de cet ardent ami de l'humanité dépasserait, à elle seule, les limites dans lesquelles je dois me renfermer. Après avoir médité toutes les questions de sa-

lubrité, il les soumettait aux discussions sages et lumineuses du Conseil qu'il présidait.

On lui doit la statistique sanitaire du Piémont, des recherches sur le rapport sidéral avec le climat de cette contrée; des considérations sur la marche de la population piémontaise, qu'il soutenait être décroissante, contre le général *Menou*, qui la disait croissante ; un très beau mémoire sur les abattoirs, etc. C'est lui qui a obtenu l'établissement d'asiles pour les idiots et les crétins.

Buniva se croyait obligé de se porter partout où apparaissait une calamité publique ; c'est ainsi qu'on le vit accourir, plein de sollicitude, dans les vallées de Pignerol, désolées par un tremblement de terre. Il organisa des secours, procura des alimens et des boissons aux habitans consternés, les consola, ranima leur courage abattu et ouvrit des asiles pour ceux qu'on retirait mutilés de dessous les décombres.

On lit, dans la gazette de Vienne du 15 février 1805, que *Michel Buniva* montre une activité et un zèle infatigables contre la fièvre jaune, et qu'il a prononcé, dans l'Athénée, un discours latin aussi élégant que profond, sur l'histoire de cette maladie et sur les moyens préservatifs et curatifs qu'il convient de lui opposer.

Dans une lettre que lui écrivait le maire de Turin, pour le prier de se charger d'un travail important sur les sépultures, se trouve cette phrase : « Vous avez, depuis long-temps, » consacré vos talens et vos soins à la patrie, je vous demande » encore, en son nom, ce nouveau tribut. »

Buniva fut membre du Conseil des prisons, membre de la

Direction de l'hôpital Saint-Jean; du Conseil général du département; adjoint au maire; président de la Commission municipale; candidat au Corps législatif, etc.

Buniva offrait en lui la réunion assez rare des qualités les plus désirables dans un académicien : le savoir, l'amour du travail, le parler agréable et facile, la modestie, l'affabilité, l'aménité du caractère et l'égalité d'humeur : aussi appartenait-il à trente-six académies.

Il me resterait à vous montrer, Messieurs, dans *Buniva,* l'auteur de plus de cent écrits publiés soit en italien, soit en latin, soit en français, sur la physiologie, la pathologie, l'hygiène, la chimie, la botanique, l'ichthyologie, l'entomologie, la vétérinaire, l'agriculture, etc. Dans toutes ces productions, on retrouve le savant érudit, l'homme simple et vrai, l'ardent ami de l'humanité. Son style est toujours facile, coulant et gracieux, sans recherche, élevé sans emphase, profond sans obscurité : il est toujours l'expression exacte de la pensée de l'auteur.

Mais, Messieurs, c'est surtout en sa qualité de vétérinaire que je dois envisager ici *Buniva,* car c'est sous ce rapport qu'il intéresse spécialement nos Écoles.

Dès ses premiers pas dans la carrière où nous venons de le voir s'illustrer, il avait compris que rien ne pouvait mieux éclairer la marche des sciences médicales que les études comparées d'anatomie, de physiologie et de pathologie de tous les êtres vivans. Il était déjà dominé par cette idée, lorsqu'en 1788 il soutint sa thèse dont je parlais il y a un moment, car elle avait pour titre : *Dissertazione sopra la generazione degli uomini, dei vermi e delle piante.*

Ce vif désir d'études médicales comparées trouva bientôt à se satisfaire : une École vétérinaire existait à Turin.

Lorsqu'en 1761 (précisément l'année de la naissance de *Buniva*) *Bourgelat*, illustre citoyen lyonnais, fut autorisé, par arrêt du Conseil d'État, à établir, dans Lyon, une école où la vétérinaire serait méthodiquement enseignée, et deviendrait enfin un corps de doctrine, un tout systématique, une véritable science, l'Europe s'étonna de ce qu'une pensée aussi lumineuse et aussi utile ne fût pas née plus tôt : les Souverains, désirant la mettre à profit, demandèrent au Gouvernement français la permission d'envoyer des élèves à l'École de Lyon.

Le roi d'un pays aussi essentiellement agricole que l'est le Piémont fut un des premiers à vouloir doter ses peuples des bienfaits de la science nouvelle. Dès la première année de sa fondation, notre École compta des Piémontais parmi ses élèves. L'un d'eux, *Brugnone*, se distingua, se montra homme supérieur; et lorsque, après avoir terminé ses études à cette École et à celle d'Alfort, il fut de retour dans sa patrie, il enseigna la science vétérinaire dans l'École que le Souverain éleva à Turin, à l'imitation de ce que la France avait fait à Lyon, et fut l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages très renommés; il fut nommé vétérinaire en chef des armées et des haras.

C'est auprès de cet illustre vétérinaire, dont il devint bientôt l'ami et le disciple, que le professeur *Buniva* se livra avec ardeur à l'étude des phénomènes vitaux des animaux domestiques, considérés soit dans l'état de santé, soit dans l'état pathologique : et depuis lors, il n'a jamais cessé d'appuyer toutes

ses recherches médicales sur les analogies, si riches en applications, qu'il trouvait dans cette étude ; et il ne tarda pas à enrichir la science de plusieurs écrits sur l'hygiène et sur la thérapeutique des animaux domestiques.

Lorsqu'en 1799 les armées françaises évacuèrent l'Italie, *Buniva,* qui n'avait pas cherché à dissimuler ses sympathies, se vit forcé de fuir devant les brutales et aveugles fureurs de l'esprit de parti : il mit à profit son exil pour continuer ses études vétérinaires.

Attiré par la réputation de l'École de Lyon, d'où sont émanées toutes les Écoles vétérinaires d'Europe, il y arrive, recommandé par *Brugnone,* ancien condisciple et ami de mon père, alors directeur de l'établissement à la formation duquel il avait contribué avec *Bourgelat.*

C'est pendant le séjour que le docteur *Buniva* fit parmi nous, que j'ai eu le bonheur de connaître et d'apprécier cet homme, doué d'une prodigieuse activité et de facultés intellectuelles très élevées, que surpassaient encore les qualités de son cœur tendre, aimant et tout dévoué au bonheur de l'humanité. Les études auxquelles il se livrait avec tant d'ardeur dans notre École ne suffisaient point encore à son insatiable besoin de science ; il suivait en même temps la clinique si renommée de l'Hôtel-Dieu, les leçons des savans professeurs de l'École centrale, et les herborisations du célèbre docteur *Gilibert.*

Ce fut à cette époque aussi, qu'associé aux recherches savantes de *Vauquelin,* il découvrit, dans un liquide qu'il crut être les eaux de l'amnios de la vache, un acide particulier, l'acide amniotique, nommé ensuite acide allantoïque, lorsque

M. *Lassaigne* démontra que ce liquide était l'eau de l'allantoïde de cet animal.

Buniva me répétait souvent combien il aurait de regrets s'il quittait la France sans avoir fait la connaissance personnelle du vétérinaire le plus renommé de l'Europe, que nous avons le bonheur de posséder aujourd'hui au sein de cette assemblée. Ce désir fut accompli : *Buniva* va à Paris, et se lie avec M. *Huzard* d'une amitié dont le temps n'a fait que resserrer les liens.

Après avoir encore accru la masse de ses connaissances vétérinaires, soit à Lyon, soit à Alfort, soit auprès de M. l'inspecteur général des Écoles, *Buniva,* rendu à sa patrie, reprend le cours de ses immenses travaux : la vétérinaire, pour laquelle il avait tant de prédilection, ne fut point oubliée; il aida son maître et son ami *Brugnone* à rétablir l'École vétérinaire de Turin. Il ne fallait rien moins que sa prodigieuse activité et le zèle infatigable du professeur pour vaincre tous les obstacles et pour se mettre au dessus de tous les dégoûts que l'on suscitait aux deux amis. Plus tard, le Gouvernement a confié au docteur *Buniva* la direction de l'École vétérinaire transférée alors au château du Valentin.

Les réglemens qu'il fit pour cet établissement et qu'il ne parvint qu'avec des peines infinies à faire exécuter restent avec tant d'autres preuves qu'il a données de la force, de l'étendue et de la justesse de son jugement.

Plus le docteur *Buniva* avançait dans le champ de l'observation, et plus aussi les analogies que fournit la médecine comparée se montraient à lui riches en applications à la méde-

2

cine de l'homme; plus il pénétrait dans les profondeurs de la doctrine, et moins il pouvait concevoir comment les ministres de la santé humaine restent volontairement privés des lumières que leur offre l'étude des animaux domestiques.

Le médecin et le vétérinaire devenaient de jour en jour plus inséparables en lui.

Dans le beau traité qu'il a publié, en 1831, sur le choléra-morbus, il s'attache à prouver que, puisque la comparaison anatomique des hommes et des mammifères montre les analogies les plus étroites dans leur organisation, des rapports de même genre doivent exister entre les maladies des uns et des autres, et que, par conséquent, l'étude de la pathologie comparée est un des meilleurs moyens de hâter et d'assurer les progrès de la médecine : il adresse aux médecins qui ont écrit avant lui sur le choléra le reproche d'avoir négligé d'observer les effets de cette terrible maladie sur les animaux. Loin de mériter un tel reproche, *Buniva* tâche de rendre plus facile la recherche de la nature encore si obscure de cette cruelle maladie, par l'étude des affections analogues, mais mieux connues, que l'on observe dans le chien, le chat, le porc, le cheval et les ruminans.

Il compare au choléra la maladie des bois, la diarrhée et la dysenterie souvent épizootiques et quelquefois contagieuses que, plus d'une fois, on a vues régner, en même temps, sur plusieurs espèces d'animaux et sur l'homme (comme, par exemple, en Angleterre, dans l'année 1316; en Italie, dans l'année 1599).

Il montre ensuite les grandes analogies qu'a, avec le choléra,

l'épizootie, qu'il a étudiée en maître, pendant l'année 1801; cette maladie, sur laquelle il a publié des écrits fort importans, l'un desquels a été traduit en français et est entre les mains des élèves de cette École. Ce n'est qu'après s'être ainsi appuyé sur les observations de sa longue et riche pratique qu'il s'essaie à la solution si difficile des hautes questions qu'a soulevées en Europe l'arrivée du choléra-morbus indien.

Puis-je parler de ce fléau, et retenir un cri de douleur que m'arrache le déplorable aveuglement des populations de nos grandes villes!

Quoi ! dans le XIXe siècle, qui se décore du nom fastueux de siècle des lumières, une maladie que l'on voit éclore, en 1817, sur les bords du Gange, et dont on suit, de proche en proche, la propagation jusqu'en nos contrées, arrive, je ne dis pas à Saint-Pétersbourg, mais à Berlin, à Londres, à Paris, et là, elle est méconnue; le peuple s'obstine à y voir autre chose qu'une maladie! Et pourtant le peuple a été témoin de la mortalité des bœufs qui a désolé nos campagnes en 1815; et il lui serait bien facile de voir que ce qu'était cette maladie pour les animaux, le choléra l'est pour l'homme.

Je ne saurais me le dissimuler, il y a, dans cette stupide obstination, plus que de l'ignorance ordinaire. Mais détournons nos yeux de cet affligeant spectacle, et revenons à notre *Michel Buniva,* qui a enrichi la médecine vétérinaire, l'économie et l'agriculture d'un grand nombre d'écrits, dont je vais citer les titres des principaux :

De la Physiologie et de la Pathologie des Poissons.

De l'Infection et de la Désinfection.

Observations sur le sang des animaux infectés.

De l'injection artificielle du sang dans les cadavres.

Des Animaux nuisibles aux bêtes à cornes.

Des Buffles.

Du Zèbre.

Du Chameau.

Du Mouton à laine fine.

Des races d'animaux en Piémont.

Des Moyens de multiplier l'espèce bovine en Piémont.

De l'Epizootie nommée il Fonzetto.

De la Maladie aphtongulaire.

De la Danse de Saint-Guy dans les animaux domestiques.

Du Croup dans les animaux domestiques.

De la Morve du cheval.

De l'Epizootie des chats.

Des Insectes qui nuisent aux fourrages et aux céréales.

Du Claveau.

De la Vétérinaire légale.

De quelques Poissons rares.

Des Voûtes plates des anciens.

De l'Agriculture des Égyptiens.

De la Culture du maïs.

De la Culture du coton, etc.

De l'Usage du mûrier à papier.

Je m'arrête; cela me menerait trop loin.

Nous avons admiré *Buniva* comme savant profond, comme professeur distingué, comme écrivain fécond, comme admi-

nistrateur intègre et tout dévoué au bien public, comme vétérinaire.

Si ce n'était que je me reproche d'avoir trop prolongé votre attente, j'aimerais, Messieurs, à vous montrer *Buniva* tel que je le vois encore, tel qu'il était en 1799, lorsque, pour délasser notre esprit des études abstraites, nous faisions ensemble des promenades botaniques et zoologiques délicieuses et très instructives, sur les riantes et riches collines qui environnent cet établissement.

C'était un homme d'une bonté parfaite, d'une douceur inaltérable, d'une bienveillance qui s'étendait sur tous les êtres capables de bonheur et de malheur, d'une indulgence qui ne connaissait point de limites.

Sa belle physionomie était la révélation exacte de sa belle ame; elle exerçait une sorte de séduction dont on ne pouvait se défendre, la pure et céleste séduction du beau, du bon et du vrai réunis; on sentait, à la première vue, que là dessous battait un cœur trop tendre et trop aimant pour ressentir jamais les amertumes de l'orgueil et de la haine, trop élevé et trop noble pour être accessible à des sentimens d'égoïsme et d'envie.

Un rayon de la plus pure humanité illuminait son œil si vif à la fois et si doux; le sourire enchanteur de l'amour fraternel reposait sans cesse sur ses lèvres mobiles; le timbre de sa voix, clair et moelleux, avait un charme inexprimable. Sa taille élancée et svelte convenait parfaitement à l'élévation de ses sentimens. Il avait une démarche ferme et légère tout ensemble, et des gestes animés et prompts en même temps qu'ils étaient calmes et modérés.

Pour qu'il ait pu supporter les travaux multipliés auxquels nous venons de voir M. *Buniva* se livrer sans retenue, il a fallu qu'il fût d'une très forte complexion : il en était ainsi. Les divers systèmes d'organes qui concourent à la vie étaient, chez lui, en si parfaite harmonie, que jamais il n'était malade.

Mais, hélas! le temps altère tout, le temps emporte tout! Cette belle harmonie a dû cesser, cette belle vie a dû finir. *Buniva* avait assez travaillé, il avait assez lutté, il méritait bien la paix promise à l'homme de bien.

Sa mort, envisagée d'un point de vue bien différent, vérifie, ainsi que le docteur *de Rolandis* l'a fait remarquer sur la tombe de notre ami, cette terrible sentence du sage :

Extrema gaudii luctus occupat.

Buniva était allé célébrer les noces de son fils unique dans sa maison de campagne, située à Piscina, non loin de sa ville natale. Il jouissait, dans une sorte d'extase de bonheur, des bruyantes acclamations par lesquelles la population témoignait sa joie et son admiration, à l'entrée de la jeune et belle épouse. C'était trop de bonheur pour le tendre père : l'émotion condamna au silence sa bouche ordinairement si éloquente.

Tout à coup d'atroces douleurs d'entrailles le saisissent; elles furent promptement mortelles. Dès les premières attaques du mal, *Buniva* reconnut qu'il l'entraînait dans la tombe, où il s'est vu descendre avec ce calme d'esprit, avec ce courage contre la douleur, avec cette douce résignation qui sont les premières récompenses d'une vie consacrée à faire le bien. Il

a eu, dans ses derniers momens, la satisfaction de voir quel tendre amour lui portaient tous ceux qui l'entouraient.

C'est ainsi qu'il a quitté la vie, le 27 octobre 1834, soutenu par la philosophie chrétienne et par les consolations de la religion. Un fils, le seul successeur qu'il laisse, et qui, jeune encore, honore le Barreau piémontais, par son intégrité et ses talens, reçut son dernier adieu.

La dépouille mortelle de notre cher *Buniva* reposera dans le sarcophage que les mères, par un mouvement spontané, lui érigent dans le *Campo-Santo* de Turin, avec cette simple inscription en langue italienne :

A MICHEL BUNIVA,
INTRODUCTEUR DE LA VACCINE EN PIÉMONT,
LES MÈRES RECONNAISSANTES.
1835.

Et là, dit le journal officiel piémontais du 7 novembre 1834, dans ces jours consacrés par la religion à la visite des tombeaux, celui de *Buniva* ne sera point oublié : les tendres mères y conduiront leurs pieuses familles; les adolescens et les jeunes filles l'entoureront et le couronneront de guirlandes de fleurs, en rendant graces à l'illustre mort de la santé florissante et de la beauté que leur a conservées la vaccination dont le Piémont est redevable à son zèle courageux.

Le nom de *Buniva* sera à jamais béni, et la terre qui recouvre les cendres de ce bienfaiteur de l'humanité sera sainte à la postérité comme elle nous est sainte.

PARIS, IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Eperon, n° 7. Novembre 1835.